

pam
QZ4
1910
A17r

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
DE PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

Le Rôle
de la
Pathologie générale
dans l'Enseignement de la Médecine

PAR

M. le Professeur Ch. ACHARD

Extrait de *La Presse Médicale* (N° 24, 23 Mars 1910)

PARIS
MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

—
1910



22200044990

H. H. H. H.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

CHAIRE DE PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

46901

Le Rôle

de la

Pathologie générale

dans l'Enseignement de la Médecine

PAR

M. le Professeur Ch. ACHARD

Extrait de *La Presse Médicale* (N° 24, 23 Mars 1910)

PARIS

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

1910

WELLCOME INSTITUTE LIBRARY	
Coll.	welM0mec
Coll.	pam
No.	QZ 4
	1910
	A17r

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

CHAIRE DE PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

LE ROLE
DE LA PATHOLOGIE GÉNÉRALE

DANS L'ENSEIGNEMENT DE LA MÉDECINE¹

Messieurs,

Au moment de prendre possession de cette chaire de Pathologie et Thérapeutique générales, mes premières paroles doivent être des remerciements à tous ceux qui ont pris une part à ma nomination. En m'appelant, par un vote unanime, à devenir leur collègue, les professeurs de cette Faculté m'ont fait un très grand honneur, dont je sens tout le prix, mais que je dois, en bonne justice, reporter sur ceux qui furent mes éducateurs.

Je ne puis sans émotion me rappeler le temps où, jeune étudiant de première année, je suivais, à quelques pas de cet amphithéâtre,

1. Leçon d'ouverture faite le 19 mars 1910.

dans un étroit et sordide local qu'on appelait le caveau, les leçons d'anatomie du professeur Kirmisson, mon premier maître. Puis, pendant un quart de siècle, le professeur Lannelongue a bien voulu m'associer à ses travaux et m'accueillir dans son laboratoire, où j'ai passé le meilleur de ma vie. Pendant le même temps, le professeur Debove, dont je fus deux fois l'interne, n'a cessé d'être mon guide et mon soutien dans les étapes successives de ma carrière médicale, dont voici maintenant la dernière. Pourquoi faut-il qu'un sort cruel m'oblige à saluer seulement d'un pieux souvenir un maître disparu, le professeur Joffroy, dont l'une des dernières espérances était de me voir un jour dans cette chaire !

Messieurs, je serais bien ingrat si le maître éminent, qui tenait hier encore cette place, ne recevait ici l'hommage de ma très vive reconnaissance. Ce sentiment, je me plais à le croire, vous paraîtra d'autant plus sincère qu'on n'y saurait plus rien soupçonner aujourd'hui de ce que, dans sa définition célèbre, l'auteur des *Maximes* appelait cette « forte et secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits ». Je n'ai pas eu l'avantage d'être l'élève du professeur Bouchard. Rien ne me désignait à sa particulière bienveillance, sinon peut-être le très vif amour des recherches poursuivies sur le même champ. Or, il souhaita me voir lui succéder lorsque, ne voulant pas user d'un droit qu'il considérait

comme une faveur, il jugea venu le moment de se retirer. C'est l'honneur d'une Faculté de compter parmi ses membres des hommes qui placent au-dessus de leur satisfaction personnelle — et d'un légitime amour propre — la haute idée qu'il se font de l'intérêt général et du bien de l'enseignement.

Vous le voyez, Messieurs, ma dette est lourde envers les maîtres de cette Faculté. Mais combien lourde est aussi ma tâche. Comment soutenir le renom de ceux qui m'ont précédé dans cet enseignement ?

Créée en 1831, cette chaire de Pathologie et de Thérapeutique générales doit son existence à la Commission nommée, au lendemain de la Révolution de Juillet, par le ministre de l'Instruction publique, Victor de Broglie, pour étudier l'organisation nouvelle de la Faculté de médecine. Des cinq chaires demandées par cette Commission, ce fut la seule créée. Un décret du 16 Février 1831 l'institua, un autre du 30 Avril y nomma comme premier titulaire Broussais.

Broussais, dont le nom résonne encore à nos oreilles médicales comme un nom de bataille, était alors au faite de sa renommée. Médecin en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, membre de l'Académie de médecine depuis sa fondation en 1820, il devait sa célébrité retentissante à son *Histoire des phlegmasies chroniques* publiée en 1808, à son *Examen de la doctrine médicale généra-*

lement adoptée, paru en 1816, enfin à son enseignement officiel du Val-de-Grâce et aux leçons privées qu'il donnait dans son amphithéâtre particulier de la rue des Grès, la rue Cujas aujourd'hui.

Broussais proclamait physiologique la médecine qu'il enseignait. Le nom, à vrai dire, valait mieux que la chose. Car rien de moins conforme à la méthode de nos physiologistes modernes que les assertions dont il composait son système. Si loin encore de Cl. Bernard, alors que la physiologie n'existait qu'à l'état de rudiment, combien était-il plus sage, pour édifier l'histoire des maladies, de demander à l'anatomie pathologique l'appui des faits solides dont l'avaient dotée déjà Bayle, Laënnec, Andral, Cruveilhier.

Sans doute Broussais eut quelque mérite à chercher pour la classification des maladies une autre base que les symptômes, à voir dans l'expression des phénomènes morbides autre chose que des lésions d'organes, et à protester contre les abus de la méthode numérique en tant que principe des descriptions nosographiques. Mais que de mauvais arguments ne donne-t-il pas à l'appui de ses opinions !

Nous avons de lui, en 5 volumes et 131 leçons, le cours de pathologie et thérapeutique générales qu'il professa. Il y passe en revue successivement les diverses maladies, et tout lui est prétexte pour affirmer que l'inflammation est la source de tous les troubles patho-

logiques, produisant ici une lésion, éveillant là ce qu'on appelait alors des sympathies morbides. A quoi bon s'embarrasser de la recherche minutieuse des lésions pour distinguer entre les espèces nosologiques ? Ce qui seul importe, pour bien interpréter la maladie, c'est le cri de l'organe primitivement souffrant. Mais ce cri, dira plus tard un de ses successeurs, le professeur Emile Chauffard, Broussais n'en connaissait guère qu'un, celui de la muqueuse de l'estomac et de l'intestin. Et lorsqu'il parlait des cas « où l'on prétend que cette muqueuse est décolorée et qu'il ne s'y trouve point de traces de phlegmasie, je ne sais, disait-il, avec quels yeux on a vu cela ; mais les miens n'ont jamais rien observé de pareil ». C'est qu'il était aveugle, et de la pire façon, car il ne voulait point voir.

En dépit de ses défauts, l'homme qui sut s'imposer quelque temps à ses contemporains avec une telle autorité ne fut pas un personnage banal. Il demeure une curieuse figure de notre histoire médicale. Mais il ne semble pas que son enseignement officiel ait rien ajouté à sa vogue. Son tempérament de polémiste se pliait mal à la forme didactique. Les auditeurs se lassèrent de lui entendre jeter toujours le même cri de l'organe souffrant. Broussais ne laissa guère après lui que le souvenir d'une renommée bruyante, et une fois de plus il s'est vérifié que si le bien ne fait pas de bruit, le bruit non plus ne fait pas de bien.

Tout autre était Gabriel Andral, qui lui succéda lorsqu'il mourut en 1839. Professeur depuis 1828 à la Faculté, où d'abord il avait occupé la chaire d'hygiène, puis, après une première permutation, celle de pathologie interne en 1830, Andral était connu surtout par le vaste recueil d'observations qui composent sa *Clinique médicale*, puis par son *Précis d'anatomie pathologique*, enfin par le cours libre qu'il faisait avec beaucoup de succès sur cette branche de la médecine.

Faire des lésions des organes la base de la pathologie, expliquer les symptômes par ces lésions, telles étaient ses tendances. Loin de tout réduire comme Broussais en un système, il faisait profession d'éclectisme, et ne se croyait pas en mesure de tout expliquer. Même il reconnaissait l'existence de maladies sans lésions, comme les fièvres dites essentielles, ce qui avait attiré sur lui plus d'une fois les foudres de son irascible prédécesseur.

Dans son œuvre, la partie la plus originale est formée par ses recherches sur la chimie du sang, faites avec Gavarret et de la Fond. Elles lui ont valu d'être appelé le rénovateur de l'humorisme. Pour le dire en passant, l'humorisme semble avoir été dans cette chaire traité toujours un peu en enfant chéri. C'est peut-être que l'anatomie pathologique fut à toute époque si brillamment représentée dans cette École, que les titulaires de la pathologie générale ont laissé d'instinct à l'arrière-plan

l'étude des lésions d'organes qu'ils savaient en bonnes mains.

L'humorisme nouveau n'avait plus rien, d'ailleurs, du caractère exclusif de l'ancien. Andral ne séparait pas les altérations du sang de celles des solides. Il leur attribuait même une partie, non la moindre, de son *Précis d'anatomie pathologique*. Fondateur de l'hématologie médicale, il sema le bon grain qui porta de beaux fruits.

En 1866, à l'âge de 69 ans, il quitta sa chaire et vécut encore dix années dans la retraite.

Ch. Lasègue, nommé le 9 Février 1867, ne trouva pas dans cette chaire le succès qu'il attendait. Les brillantes qualités de son esprit se plaisaient à la diversité de la clinique, mais s'accommodaient mal de la discipline indispensable dans un enseignement théorique. Il saisit donc la première occasion qui s'offrit deux ans plus tard, en Décembre 1869, de permuter pour la Clinique médicale de la Pitié.

Emile Chauffard, élu contre Potain, le remplaça le 18 Mai 1870. Issu d'une famille où la tradition de la médecine est inséparable de celle du talent, après avoir exercé dix années en Avignon, sa ville natale, il était venu à Paris affronter le concours d'agrégation. Nommé le premier en 1857, il avait suppléé Andral en 1860. Ses tendances étaient surtout philosophiques. Il se plaisait aux prin-

cipes généraux d'où devaient se déduire, par voie de conséquence, les faits particuliers. Son cours s'ouvrit après la guerre, le 6 Novembre 1871. Des incidents dont la science ne faisait pas tous les frais le troublèrent plus d'une fois jusqu'à sa mort, survenue le 6 Février 1879.

Si son enseignement n'eut pas toute la faveur que méritaient son talent de parole, son attachement à ses fonctions, la probité de ses convictions, la faute en est surtout aux circonstances. Il venait trop tôt ou trop tard. Une évolution s'accomplissait dans la médecine. La physiologie était devenue avec Cl. Bernard une vraie et vaste science. La microbiologie naissante promettait d'enrichir la médecine d'une telle quantité de faits nouveaux qu'on pouvait se demander s'il allait rien subsister du vieil édifice de la pathologie générale, et que tout nouvel essai de synthèse eût paru prématuré.

Le temps des dissertations oratoires était évidemment passé. J'ai connu dans mes premières années d'études cette période de transition où, dans cette Faculté, le mot chaire n'était pas une figure. La leçon de pathologie se faisait *ex cathedra* : elle donnait quelque peu à songer à ces vieilles gravures où l'on voit un anatomiste, en robe et perruque, désigner solennellement, du bout d'une longue baguette magistrale, les organes d'un cadavre couché à respectueuse distance. Déjà, pour-

tant, à l'époque dont je parle, le professeur de pathologie expérimentale, Vulpian, ne dédaignait pas, à l'exemple de ses collègues des sciences auxiliaires, d'installer sur la table de cet amphithéâtre des appareils d'expériences et même de transporter quelquefois ses auditeurs dans l'espèce de grenier qui, dans les vieux bâtiments de l'Ecole pratique, lui servait de laboratoire.

La pathologie générale ne pouvait plus se contenter de discourir sur des maladies observées avec les seuls moyens de la clinique. Le professeur Bouchard, qui fut nommé le 21 Juin 1879, eut le mérite de comprendre cette évolution et de réaliser la transformation de son enseignement. Ayant réussi à faire partager ses vues au directeur de l'enseignement supérieur, Du Mesnil, il obtint de cet administrateur éclairé la création d'un laboratoire, d'abord très modestement installé dans une salle basse d'un vieux logis attenant au musée Dupuytren et qui devint ensuite le siège de la Société de biologie.

Avec Capitan, Charrin, Roger, ce fut alors une succession de mémorables travaux qui jetèrent une vive clarté sur les grands problèmes de la pathologie générale. Le premier, dans l'enseignement officiel de cette Faculté, le professeur Bouchard introduisit la microbiologie, alors à ses débuts, non sans exciter le scepticisme de plus d'un de

ses collègues. Puis vinrent les leçons sur les maladies par ralentissement de la nutrition, qui marquent un puissant effort pour expliquer, par la chimie biologique, les altérations morbides que l'ancienne médecine enveloppait dans les plis flottants des diathèses et des tempéraments. La notion des auto-intoxications ne fut pas moins féconde. Elle aussi orienta la médecine vers une pathogénie et une thérapeutique scientifiques. Que d'expériences, accomplies dans ce laboratoire de pathologie générale, éclairèrent d'un nouveau jour la pathogénie des processus morbides, le mécanisme de l'immunité, le rôle du terrain.

En même temps qu'il traitait ces grands sujets où les recherches personnelles tenaient la plus large place, le professeur Bouchard donnait à la pathologie générale la forme didactique qui lui faisait encore défaut. On peut dire qu'il l'a vraiment codifiée. Le grand *Traité* qu'il lui a consacré avec ses élèves est aussitôt devenu classique.

Mais ce n'est pas ici le lieu de détailler ni d'apprécier toute l'œuvre du maître : je sortirais du cadre de cette leçon, et puis cette œuvre n'est pas entrée dans l'histoire : c'est la science d'aujourd'hui.

Mais ce qu'il m'est bien permis de dire, c'est l'éclat que cet enseignement a jeté sur cette Ecole. C'est la forte empreinte dont il a marqué toutes les générations médicales

contemporaines. C'est la maîtrise qu'il a value à son auteur pendant deux fois les quinze années que Tacite comptait pour un grand espace de temps dans la vie d'un mortel.

Le renoncement volontaire par lequel le professeur Bouchard vient de lui mettre un terme prématuré, ne saurait aller sans quelque tristesse. Peut-on, sans regret, quitter ce qu'on aime? Du moins la fierté légitime de l'œuvre accomplie adoucira-t-elle cette amertume. Grâce à la tranquille énergie dont le maître a donné tant de preuves et qui impose le respect à ceux mêmes qui, sur des questions de science ou d'enseignement, ne partagent point ses idées, nul doute que, dans une retraite qui ne saurait être l'inaction, il ne continue de bien servir la science et d'honorer notre Faculté.

Vous venez de voir comment la pathologie générale s'est développée dans notre Ecole. Vieille comme la médecine, car il s'est trouvé de tout temps des esprits d'élite pour s'élever du particulier au général, elle avait reçu son nom de Gaubius en 1758. Mais elle n'a, dans notre Faculté, sa place distincte que depuis 79 ans. Née parmi nous dans la confusion d'un système, elle a fait ses premiers pas sur le solide terrain de l'observation clinique et anatomique. Puis elle a grandi dans l'investigation physiologique, dans l'étude des causes, la recherche de la pathogénie et son application à la thérapeutique. Elle pos-

sède aujourd'hui sa structure régulière; ses cadres sont prêts à s'enrichir de tout ce qui peut faire la science des maladies plus exacte et plus simple.

Aussi peut-on s'étonner à bon droit que, dans ces derniers temps, d'aucuns aient jugé son enseignement superflu, quand ils ne lui déniaient pas tout droit à l'existence.

S'il était vrai que l'enseignement de la pathologie générale ne fût qu'un enseignement de luxe, ce luxe de l'esprit ne serait pas déjà si méprisable. Une culture plus affinée ne serait-elle pas, à tout prendre, un moyen fort honorable de contribuer à ce relèvement de la situation morale du médecin qu'on réclame de partout?

Quant à ceux pour qui la pathologie générale n'existe pas, parce qu'elle emprunte les matériaux de sa construction à la pathologie spéciale, je crois bien qu'ils en usent avec elle comme en usait avec la prose M. Jourdain. N'est-ce pas plutôt la pathologie spéciale dont les divers chapitres sont tout imprégnés de pathologie générale? Ne la voyons-nous pas, cette pathologie spéciale, tempérer l'aridité de ses descriptions par des comparaisons, des rapprochements, des oppositions entre maladies voisines ou éloignées dans le cadre nosologique, c'est-à-dire invoquer, toutes les fois que l'occasion s'en présente et pour le plus grand profit des élèves, des notions de pathologie générale?

Sans doute, ce sont des malades que voit le praticien ; c'est avec des réalités, non des abstractions qu'il est journellement aux prises. Il faut de toute nécessité qu'il ait étudié longuement la clinique. Broussais ne manquait pas d'engager les étudiants à suivre les cliniques, en recommandant toutefois celles où l'on enseignait la bonne doctrine.

Gardons-nous de diviser les cliniques en bien ou mal pensantes. Ce que vous devez faire dans une clinique, c'est surtout de bien voir ce qu'on vous montre, c'est-à-dire de voir avec vos yeux et votre cerveau. Mais n'y cherchez pas des articles de foi. N'acceptez jamais une opinion toute faite ; attachez-vous à la vérifier par l'observation attentive et répétée. Aucune parole de maître ne saurait vous dispenser de vous faire vous-même votre opinion. L'esprit critique n'est pas moins nécessaire au praticien qu'à l'homme de science.

Mais s'il importe que l'observation des malades tienne dans vos études la plus large place, telle est la diversité des cas cliniques qu'il vous faut, pour vous y retrouver, des guides.

La pathologie spéciale est le premier de ces guides. Elle simplifie votre tâche en vous présentant le tableau idéal de la maladie dont vous avez sous les yeux l'exemple. Elle vous permet ainsi de la reconnaître à ses traits les plus caractéristiques, d'en prévoir la marche, d'en instituer le traitement.

A ce premier guide vient d'ajouter la pathologie générale, qui n'est ni le moins sûr ni le moins utile. Elle aussi concourt à simplifier votre tâche en vous montrant qu'il y a dans les diverses maladies un fonds commun : des causes analogues qui comportent même prophylaxie, des réactions de même type, des symptômes et une évolution semblables, des procédés généraux de diagnostic, des règles communes de thérapeutique. En un mot, elle vous enseigne non les détails, mais les principes de votre art.

Aussi bien, nos divisions de la pathologie sont forcément artificielles. Il n'y a qu'une pathologie, et c'est la science fondamentale de la médecine, celle qui étudie les maladies, leurs causes, leurs effets sur l'organisme, les moyens de les reconnaître, de les combattre et de les éviter. Si notre enseignement a dû scinder cette vaste science en plusieurs parties, c'est en raison des nécessités de l'exploration clinique et surtout de la thérapeutique. Et puis la conservation de l'individu et celle de l'espèce excitent un intérêt si puissant, les recherches qui leur sont consacrées sont en tel nombre, que, dans la science qui s'en occupe, s'est imposée plus que dans toute autre une division du travail.

Ainsi la pathologie spéciale s'est partagée en médicale, chirurgicale, obstétricale ; encore y pourrait-on ajouter les spécialités proprement dites, comme l'oculistique, la dermato-

logie, la psychiatrie, etc., sans parler de l'anatomie pathologique, de la thérapeutique, de l'hygiène, de la médecine légale. Mais celui qui ne ferait qu'apprendre les détails de ces diverses parties de la pathologie, risquerait fort de n'en avoir jamais que des vues fragmentaires et fugitives. On ne sait que ce qu'on a compris, et c'est justement le rôle de la pathologie générale de faire comprendre ce que la clinique fait voir. Elle synthétise pour l'étudiant les notions qu'il acquiert par l'étude de la pathologie spéciale; elle donne à ses connaissances particulières une charpente solide et comme une ossature.

Cette synthèse, n'en avons-nous pas chaque jour sous les yeux maints exemples, trop souvent cruels? Tel tuberculeux qu'une coxalgie en son jeune âge aura fait soigner dans une salle de chirurgie, puis un loup dans une clinique dermatologique, finira ses jours phtisique dans un service de médecine générale. Et tel avarié que ses premiers accidents auront conduit à Saint-Louis s'en ira plus tard, après s'être entre temps fait traiter pour une iritis à la clinique d'ophtalmologie, séjourner à diverses reprises dans un service de médecine pour une insuffisance aortique, puis terminera sa triste existence à Sainte-Anne ou à la Salpêtrière avec une paralysie générale ou un tabes. Et partout, à toutes les étapes de cette lamentable odyssée, la même cause essentielle sera invoquée; pour une

part, tout au moins, les mêmes procédés de diagnostic seront mis en œuvre, les mêmes moyens thérapeutiques seront appliqués. Voilà bien, n'est-il pas vrai, la diversité de la clinique et l'unité de la pathologie.

Plus se diversifient les connaissances médicales, plus s'impose donc, à mon avis, la nécessité d'un enseignement de la pathologie générale. Dans notre civilisation présente, la vie se transforme d'une curieuse façon. L'information se fait plus brève pour être plus rapide; la vraie lettre ne s'écrit pour ainsi dire plus et la vraie causerie se meurt. Cependant, à mesure que les hommes s'efforcent ainsi de gagner du temps sur leurs relations mutuelles, il ne paraît pas qu'il leur en reste davantage pour la méditation. Les études se ressentent de ce changement des mœurs, celles de la médecine comme les autres. Et pourtant, « la vie du médecin, disait non sans raison Broussais, doit être une méditation continuelle ».

Voyez cette floraison de moyens nouveaux auxquels on demande de fournir en quelque sorte automatiquement un diagnostic. Je me défends bien de jeter un doute sur leur utilité. Mais je crois qu'on doit mettre en garde le praticien contre la tendance bien naturelle qui le porte à les appliquer comme des recettes propres à fournir à coup sûr et sans demander à son esprit aucun effort le diagnostic juste et, par suite, le traitement effi-

cace : comme si la médecine pouvait se réduire, selon l'heureuse expression de Broussais, « à une liste de symptômes avec les médicaments à côté ».

Plus souvent que beaucoup ne le croient, le résultat de telles épreuves a besoin d'être interprété. Il nécessite l'intervention du jugement. N'est-ce pas par là, d'ailleurs, que le médecin ne reste pas l'égal, voire même l'inférieur de l'infirmier ou du garçon de laboratoire, parfois plus habile technicien que lui? Or, c'est à perfectionner le jugement du praticien non moins que la technique que concourt l'enseignement de la pathologie générale. Nul n'est plus propre à donner au médecin cette discipline de l'esprit sans laquelle il n'est pas de connaissance durable, et à provoquer cet effort de la pensée, sans lequel rien ne s'apprend. Avec beaucoup de raison, le professeur Bouchard a dit que, de nos jours, le médecin doit apprendre à penser pathogéniquement. Mais, avant tout, je demande qu'il ne se déshabitue pas de penser.

Je dis penser, mais non pas rêver. Car c'est là, si j'ose ainsi parler, le péché mignon de ceux qui cultivent les idées générales. Si, pour une tête bien faite, le doute est un mol oreiller, la rêverie n'a pas moins de charmes. Mais ce n'est pas en rêve que nous voulons voir la vérité. Sa conquête a pour nous plus de prix que celle d'une illusion. Car le peu que nous en connaissons déjà nous récom-

pense largement des peines qu'il nous a coûtées, et le peu que nous en pourrions jamais saisir nous émerveillerait si nous le possédions soudain.

Cherchons-la donc, la vérité, mais ne l'attendons pas du seul effort de notre pensée. Si toute notre dignité, selon le mot de Pascal, consiste dans la pensée, toute notre force est dans la pensée agissante. C'est par l'action que l'homme satisfait à son invincible et admirable désir de connaître. Il ne se lasse pas d'explorer l'univers, mais au prix de quels efforts ! Non content de dominer la terre et l'eau, c'est l'air qu'il lui faut maintenant conquérir. Au savant, il faut aussi des ailes pour découvrir l'inconnu et poursuivre sans fin la vérité, qui fuit toujours plus haut.

Cette poursuite a ses joies, peut-être les plus pures que l'esprit puisse goûter ; mais elle n'est pas non plus sans risques.

Sous peine de nous égarer, il est deux repères que nous ne devons jamais perdre de vue : ce sont l'observation des malades et l'expérimentation au laboratoire. La pathologie générale, en effet, forme en quelque sorte le trait d'union entre la pathologie spéciale, qui étudie les maladies humaines en particulier, et la pathologie expérimentale, qui les reproduit chez l'animal. Elle unit l'une à l'autre en dégageant les lois communes qui les régissent toutes deux. Mais il n'est de bonnes lois que celles qui s'appli-

quent en toutes circonstances, et les lois que nous formulons en pathologie générale doivent convenir à tous les cas étudiés aussi bien au lit du malade qu'au laboratoire.

Pour acquérir les données qui permettent de formuler ces justes lois, ce n'est pas au dedans de nous-mêmes qu'il nous faut regarder, mais au dehors, dans la nature, où gît toute vérité. Notre œuvre de théoricien doit toujours reposer sur des faits tangibles. En matière de science, toute notion « que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve ».

Sans doute il arrive que l'esprit devance la main : la bonne discipline veut alors que l'esprit aille au secours de la main pour en accélérer l'effort. Parfois encore une conception juste s'édifie sur des faits inexacts, telles ces bonnes causes qui sont défendues avec de mauvaises raisons : hâtons-nous en ce cas d'en trouver de bonnes. Les mauvaises raisons, ce sont d'abord les faits mal observés : ils encombrent la médecine. Le temps aidant, la patience des chercheurs en vient à bout. C'est la mauvaise herbe de la pathologie. Puis, d'autres mauvaises raisons, ce sont les hypothèses et les théories dont, faute de les avoir soumises à la vérification de l'expérience, on fait des systèmes et des doctrines. Les hypothèses et les théories n'en restent pas moins des moyens fort utiles et même indispensables pour faciliter les recherches. Mais toutes sont assurées de dispa-

raître : leur place est marquée au royaume des ombres. N'en faisons donc pas des objets de prix, dont il nous coûterait trop de nous séparer, et n'hésitons pas à leur appliquer ce que Renan disait de « la foi qu'on a eue » : « On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

Tout est dit depuis Cl. Bernard, mais n'a pas été mieux dit que par lui, sur la confusion des théories avec les faits. Mais les conseils du grand physiologiste étaient plus faciles à donner qu'à suivre, si l'on en juge par le nombre des médecins qui n'en sont pas moins tombés depuis dans ce qu'il appelait « certaines illusions de l'esprit médical ». Combien ont aggravé leurs méprises en y persistant, comme si le savant ne devait pas trouver autant de joie dans la découverte de sa propre erreur que dans la vérification d'une hypothèse qui lui était chère ! Comme si, pour le chercheur, la déception des espoirs trompés n'était pas rachetée le plus souvent par des trouvailles inattendues !

Il faut dire à l'excuse des médecins qu'ils se trouvent aux prises avec des difficultés autrement grandes que les physiologistes. Claude Bernard ne les ignorait pas ; aussi recommandait-il de ne point subordonner la pathologie, science plus complexe, à la physiologie, science plus simple, et de poser d'abord le problème médical, puis de cher-

cher à le résoudre à l'aide des données de la physiologie.

Mais la méthode qui doit inspirer nos travaux ne diffère pas de celle des physiologistes. Comme la maladie, la santé n'est qu'une lutte perpétuelle. Une série de réactions opposées entre l'organisme et son milieu maintient un état de stabilité relative. Dans la maladie, cet équilibre de forces est rompu, mais la lutte se poursuit toujours avec la même tactique et le plus souvent les mêmes armes.

C'est parce qu'elle s'applique à préparer la solution physiologique de la plupart des questions de pathogénie que la pathologie générale est en quelque sorte le point de rencontre des diverses parties de la pathologie spéciale. Elle les empêche de s'ignorer l'une l'autre. C'est elle qui coordonne et dirige leurs efforts. Elle est le guide. Elle tient le gouvernail et pilote la nef vers les cieux où se lèvent des étoiles nouvelles.

Par là vous jugez, Messieurs, combien vaste est le champ de son activité. Non seulement tout ce qu'il y a de général dans les troubles de chaque sorte de cellules, de chaque tissu, organe ou appareil, dans la manière de les reconnaître et de les traiter, est de son ressort. Mais encore, elle embrasse tout l'ensemble de l'organisme, et la solidarité des divers organes dans la maladie fait partie de son domaine. Elle ne borne pas son étude à l'individu malade, mais la poursuit en deçà dans

son ascendance, au delà dans sa descendance. Elle n'isole pas davantage l'individu malade de son milieu, mais étend ses investigations aux divers groupements sociaux et, remontant le cours des siècles, elle envisage même la maladie à travers l'évolution de l'humanité.

Dégager de la masse des faits particuliers les faits généraux, sans lesquels il n'est pas de science, et les assembler avec méthode, tel est le principal objet de la pathologie générale. Mais, pour qu'un fait soit reconnu général, encore faut-il que son caractère de généralité ne demeure pas une vue de l'esprit, mais qu'il ait été vérifié par une longue suite d'observations et d'expériences. Pour générale que soit notre pathologie, qu'elle ne cesse pas d'être une pathologie, c'est-à-dire une science positive, et qu'elle ne dégénère pas en métaphysique.

Cette œuvre réclame un effort longuement soutenu, et le temps ne l'épargnerait pas si nous la faisions sans lui. Sachons éviter le reproche adressé déjà par Laënnec, et qui n'a pas plus vieilli que ses admirables découvertes, à « cet empressement de produire qui porte aujourd'hui trop de jeunes médecins à rendre le public confident de leurs études ». Ayons donc la patience des longs espoirs plutôt que l'ambition des vastes pensers, car la vanité de faire grand n'édifie trop souvent que des colosses aux pieds d'argile.

Au demeurant, dans le domaines des idées, les plus générales ne sont pas les plus neuves. Le cerveau de l'homme les a toutes enfantées déjà. Ou du moins, s'il en peut jamais créer de nouvelles, il y mettra beaucoup plus de temps qu'à trouver une foule de nouveaux faits particuliers.

C'est une idée très générale et vieille comme la médecine, que la maladie est produite par la présence dans l'organisme de principes nuisibles. Ils se sont appelés matières morbides, humeurs peccantes, miasmes, virus, poisons, microbes, toxines. Sous leurs divers costumes, nous connaissons de longue date ces personnages. Ils jouent toujours le même drame. L'idée générale est toujours la même. Seulement — et c'est là le progrès dont l'importance est fondamentale — ce qui n'était que mystère et obscurité est devenu quelque chose de perceptible à nos sens. Nous le voyons, nous le mesurons; ainsi nous connaissons notre ennemi et nous pouvons le combattre à découvert. Voilà le progrès qui résulte de ce que le fait a remplacé l'hypothèse.

Prenons encore, si vous le voulez, nos connaissances sur le sang. De tout temps, l'homme a senti obscurément l'importance de ce liquide organique. On en fait parfois le principe même de la vie. On a cherché dans le sang le reflet de l'individu tout entier. On s'est efforcé d'y trouver les caractères propres

de ses aptitudes physiques et de ses troubles morbides. Chez les peuplades barbares, l'échange du sang passe pour établir entre ceux qui le pratiquent une sorte de fraternité matérielle, et notre langage, pour donner un sens matériel aux liens de famille, n'a-t-il pas recours au mot consanguinité?

Mais ce qui n'était que notions vagues s'est singulièrement précisé de nos jours. Grâce aux techniques modernes, une goutte de sang révèle, à qui sait voir, quantité de faits qui donnent à ces idées confuses une forme concrète, infiniment variée. Je remplirais de nombreuses leçons s'il me fallait vous détailler ce que certaines opérations de laboratoire peuvent dévoiler dans quelques gouttes de sang. La numération des globules rouges et blancs, la détermination de la formule leucocytaire, la chromométrie, la mesure de la résistance des globules, la cryoscopie, la réfractométrie, l'analyse chimique, la recherche des ferments nous apportent des renseignements précieux sur les anémies, les leucémies, les ictères, sur les troubles de la nutrition, sur la nature, la marche, les complications d'un grand nombre d'états morbides. La présence de microbes et de parasites dans cette goutte de sang peut établir d'une façon péremptoire le diagnostic d'une longue liste de maladies : les unes relativement rares, au moins dans nos pays, comme le paludisme, la fièvre récurrente, le charbon, la filariose ;

les autres des plus communes, comme la fièvre typhoïde et les septicémies. Quant aux nombreuses réactions spécifiques journellement pratiquées avec le sérum, au moyen des épreuves d'agglutination, de précipitation, de fixation du complément, d'opsonisation, elles sont utilisées avec le plus grand profit pour déceler les maladies typhoïdes, la tuberculose, la syphilis, la méningococcie, les kystes hydatiques.

Il y a plus : les propriétés spécifiques récemment reconnues aux leucocytes peuvent être mises à contribution pour dépister les états morbides les plus variés : des intoxications comme le morphinisme, des infections comme la tuberculose et la syphilis, enfin le cancer et les troubles fonctionnels de la plupart des organes, sans parler des états physiologiques comme la grossesse.

Non seulement on peut demander aux réactions spécifiques tirées du sang de nous éclairer sur la physiologie et la pathologie de l'individu, mais encore de distinguer entre elles les espèces animales. Leur indiscretion ne va-t-elle pas jusqu'à dénoncer les vieux liens de parenté qui nous unissent aux singes?

Voilà ce qu'un œil averti découvre en une goutte de sang. Nous sommes loin, vous le voyez, de l'hématologie d'Andral. Ne pensez vous pas qu'à nous voir ainsi puiser au bout du doigt tant de révélations, un de nos devan-

ciers de quelques siècles, s'il revenait parmi nous, ne croirait pas plutôt à quelque œuvre de chiromancie que de science positive? N'est-ce pas une éclatante démonstration des progrès que peut accomplir la recherche scientifique appliquée patiemment au développement d'une vieille idée? N'est-ce pas, en même temps, un bel exemple de ce que la pathologie générale peut répandre d'utile et de fécond sur les diverses parties de la médecine? De chacune elle détache les plus fertiles parcelles, mais c'est pour en former la terre commune où germeront, pour toutes, les moissons nourricières.

Il ne saurait être question d'attribuer à la pathologie générale une sorte de suprématie sur la médecine entière, encore moins d'établir entre les divers enseignements de cette Ecole une hiérarchie. Tous ont les mêmes droits et les mêmes devoirs. Il n'en est point, dans nos amphithéâtres, qui n'aient leur utilité. Mais pour que chacun porte tous ses fruits, ce n'est pas trop du concours de toutes nos forces et de nos bonnes volontés. Aucun de nous ne saurait s'enfermer dans une tour d'ivoire. L'entr'aide doit être ici la règle. Or, dans la confédération que nous sommes, la pathologie générale est un des départements où chacun des autres peut, avec le plus de profit, puiser des éléments de vie et de prospérité.

Professer la pathologie générale en lui

maintenant cette vertu génératrice qui est la condition de ses progrès et de ceux de toute la médecine, ce n'est donc pas seulement enregistrer la science d'hier et d'aujourd'hui; c'est aussi préparer celle qui se fera demain. Voilà pourquoi le laboratoire est un organe indispensable à notre chaire. C'est là que surgissent les faits nouveaux, que naissent ou meurent les hypothèses, que s'épanouissent ou se fanent les théories. C'est là que s'élaborent les procédés expérimentaux qui permettront d'appliquer à l'homme, sans danger ni souffrance, les investigations utiles pour reconnaître ses maladies. C'est là que sont éprouvés les moyens thérapeutiques propres à le guérir ou le soulager.

Qu'elle nous vienne du laboratoire ou de la clinique, la vérité n'en mérite pas moins bon accueil. Ayons soin seulement que toujours nos malades en profitent, car l'amour de la vérité se double pour le médecin de celui de l'humanité.

Nous ne devons pas non plus, dans cette chaire, perdre de vue que notre Faculté remplit une double mission et qu'il lui faut tenir compte de deux exigences qu'il n'est pas toujours facile de concilier. Etablissement d'enseignements supérieurs, son rôle est de répandre la science dans ce qu'elle a de plus élevé et de concourir à ses progrès. Ecole professionnelle, elle doit en même temps former des praticiens. C'est donc une nécessité pour nous de ne

point négliger les applications qu'on peut tirer de notre science pour la pratique de notre art. Dans cette seconde partie de notre tâche, ne croyez pas, Messieurs, que le laboratoire soit chose superflue. Le temps n'est plus où le médecin se contentait, pour tirer son diagnostic, d'observer le malade en spectateur. Du rôle de la simp'e contemplation, il passe aujourd'hui à celui de l'action. Il intervient au besoin dans le jeu des organes malades ou supposés tels, pour le modifier par des expériences appropriées qui le renseigneront sur leur état. En un mot, il devient expérimentateur, et c'est un devoir pour lui d'acquérir dans la mesure nécessaire l'habitude manuelle des expériences et l'esprit critique qui lui permettra d'en tirer des conclusions valables.

Seulement, en devenant expérimentateurs, n'oubliez jamais que vous agissez sur l'homme, et sur l'homme malade. N'abusez donc point dans vos explorations de la confiance de celui qui se livre à vos soins et n'omettez pas dans votre thérapeutique « le lait de l'humaine bonté ».

Nous ne devons pas à nos malades que notre science. C'est un des privilèges de nos Ecoles de médecine, et l'un des plus beaux devoirs de ceux qui ont l'honneur de leur appartenir, que de former par leur parole et par leur exemple, non seulement des esprits, mais des cœurs. Il y a quelques années, répondant à

ceux qui lui offraient un témoignage de leur admiration, le professeur Bouchard nous donnait ce conseil que nous ne saurions suivre avec trop de scrupule : « Que votre science, nous disait-il, ne soit pas hautaine, que votre action soit bienveillante et affectueuse. »

Ce qui est grand dans notre art, ce n'est pas seulement d'accroître le domaine de nos connaissances, de conserver à l'humanité des forces précieuses et de contribuer à son bien-être en apportant partout le soulagement physique et le réconfort moral. Ce qui est grand surtout, c'est d'entourer celui qui souffre d'un peu de notre fraternelle affection ; c'est de lui donner un peu de notre cœur, de sorte que, même à son insu, ses maux nous angoissent et leur apaisement nous réjouit. C'est ce don de soi-même qui fait de la pratique de notre art l'une des plus nobles tâches qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

Je viens de vous tracer à grands traits comment je conçois le rôle de la pathologie générale, sa place dans l'enseignement de la médecine, son utilité, sa destination. Permettez-moi de terminer par quelques souhaits. C'est d'abord de n'être pas trop inférieur à la lourde charge qui m'est échue. C'est ensuite de former, par mon enseignement, des élèves qui, en honorant la science et la profession, contribuent à la gloire de cette Faculté. Puissé-je enfin, parmi cette jeune postérité, trouver un jour celui qui sera mon continuateur.

Quand viendra l'heure de me retirer, puissé-
je transmettre à ses mains plus alertes le
flambeau qu'aujourd'hui je reçois de mes
aînés.



MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, 120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

LA

PRESSE MÉDICALE

JOURNAL BI-HEBDOMADAIRE

Paraissant le Mercredi et le Samedi

Par numéros de 16 pages,
grand format, avec de nombreuses figures noires

RÉDACTION .

P. DESFOSSES, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

J. DUMONT — R. ROMME

SECRÉTAIRES

DIRECTION SCIENTIFIQUE :

F. DE LAPERSONNE

Professeur
de clinique ophtalmologique
de l'Hôtel-Dieu.

E. BONNAIRE

Professeur agrégé,
Accoucheur de l'hôpital Lariboisière.

L. LANDOUZY

Doyen de la Faculté de médecine
Professeur de clinique médicale,
Membre
de l'Académie de Médecine.

M. LETULLE

Professeur agrégé,
Médecin de l'hôpital Boucicaut,
Membre de l'Académie de médecine.

J.-L. FAURE

Professeur agrégé,
Chirurgien de l'hôpital Cochin.

H. ROGER

Professeur de Pathologie expérimentale,
Médecin de l'hôpital de la Charité.

M. LERMOYEZ

Médecin de l'hôpital Saint-Antoine.

F. JAYLE

Ex-chef de clinique gynécologique à l'hôpital Broca,
Secrétaire de la Direction.

ABONNEMENTS :

Paris et Départements. . 10 fr. | Union postale 25 fr.

Les Abonnements partent du commencement de chaque mois.

Le Numéro : Paris, 10 cent. Départements et Étranger, 15 cent

